

La police en question

Janick Beaulieu

Number 64, February 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51527ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, J. (1971). Review of [La police en question]. *Séquences*, (64), 19–22.

La police en question

Janick Beaulieu

"Tout d'un coup, la police était soi-disant en question. C'est pas vrai. Elle ne l'est pas plus qu'elle ne l'a jamais été. Elle l'a toujours été, si vous voulez. C'est un organisme en question, c'est tout. On n'y peut rien. Nous vivons en société, nous en avons besoin, nous ne pouvons pas vivre sans cela, ce n'est pas possible. Je crois que je pourrais vivre dans un état sans police, parce que je suis un homme trop attaché à sa tranquillité, à son indépendance, pour ne pas respecter terriblement celle des autres".

J.P. Melville

La mise en question du système policier devient un thème à la mode à la suite des interventions policières un peu partout à travers le monde.

Actuellement, nos salles de cinéma mettent à l'affiche deux films qui s'attaquent à la critique interne des agissements policiers. Deux films qui jouissent d'une certaine cote de qualité : **Un Condé** et **Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon**.

Depuis longtemps, les Français rêvent de faire un film anti-flic. Un film qui n'emprunte pas les détours d'une parodie. Les vaudevilles prenaient un malin plaisir à ridiculiser le brave gendarme et le manque de popularité du flic. Quant aux commissaires, on se voyait dans l'obligation de leur donner le bon rôle de justiciers, grâce à une perspicacité découlant en droite ligne d'une intelligence nettement au-dessus de la moyenne, pour satisfaire aux **lois** intangibles d'un bon film policier, pour ne pas dire du film d'un bon policier.

Pourtant, il y avait bien des choses à critiquer dans les interventions perspicaces et envahissantes de...

Et Yves Boisset vint avec **Un Condé**.

On y raconte les exploits de l'inspecteur Favenin (Michel Bouquet) qui, pour venger un de ses amis, ne recule ni devant le meurtre, ni devant les fabrications de preuves pour assouvir sa haine personnelle. Avouez que cela vous change des inspecteurs qui ont signé de toute éternité un pacte avec l'honnêteté et qui jouissent d'un flair diabolique pour défendre la cause des bonnes âmes.

Si je ne m'abuse, cela s'appelle communément de l'abus de pouvoir au service de son bien propre et non au service du bien commun. Un inspecteur, un homme foncièrement honnête au service des gens honnêtes, peut-il tuer froidement en mettant au point des agissements malhonnêtes ? Pas possible... Il s'agit d'un cauchemar avec

des impressions qui durent... Allons, réveillons-nous pour en finir avec ces atrocités. Mais non, le Monsieur inspecteur avance dans cette galère équivoque. Il est plus conscient que jamais. Tout au long de son itinéraire de démystification, il approfondit la connaissance pessimiste de son métier. Il veut se justifier en ne se gênant pas pour dire à ses supérieurs que le métier de flic est un sale métier qui ne peut s'exercer que salement, que ce n'est pas un métier noble et j'en passe. Trêve d'atrocités!... Nous en savons assez pour aller voir le film et profiter du reste.

La première question qui nous vient à l'esprit pourrait se formuler comme suit : comment la censure française a-t-elle pu accepter un film aussi audacieux ? Depuis mai 1968, beaucoup de projets de cet acabit ont été tués (honnêtement ou malhonnêtement) dans l'oeuf. L'auto-censure a découragé plus d'un réalisateur... Et l'on enviait les cinéastes américains qui jouissaient d'une liberté plus exemplaire pour critiquer les irrégularités du système et les atrocités de la répression policière.

Yves Boisset décide de passer outre à son auto-censure et brave l'interdiction complète qui planait sur son film comme un vautour tout au long du tournage. A la stupéfaction générale, lors d'une séance où on projette **Jours tranquilles à Clichy** et **Un Condé**, l'assemblée des censeurs se prononce en faveur de la sortie de ce dernier et condamne aux tiroirs **Jours tranquilles à Clichy**. Comme la décision finale revient de droit au Ministre des Affaires Culturelles, la partie n'est pas gagnée. Situation embêtante avec les pressions de l'autorité policière omniprésente. Finalement, on sort le film avec quelques concessions.

Je ne me suis pas amusé à vérifier les plans coupés et les paroles étouffées. Cela ne m'intéresse pas, parce que, dans ces cas, censure et bêtise se marient étrangement, à telle enseigne que la majorité des films même complètement interdits finissent par voir le jour, précédés d'une publicité scanda-

leuse, grâce à Dame Censure qui n'en finit pas de s'en mordre les pouces et bien d'autres choses...

Après tout, quand on y réfléchit bien, il n'y avait pas de quoi fouetter un policier ou un réalisateur. Toutes les précautions d'usage se donnaient rendez-vous. En premier lieu, le titre **Un Condé**. Il s'agit bien d'un cas d'espèce ou d'une espèce de cas. Le système policier n'avait donc rien à craindre d'une exception qui ne confirme pas la règle de l'honnêteté policière. D'autre part, on prend bien soin de nous avertir que l'inspecteur Favenin est un pauvre subalterne déjà ramené à l'ordre par ses supérieurs pour cause d'indiscipline. Donc, le bon public ne pourra pas douter de l'intégrité de ses policiers en général, puisqu'on y trouve tellement de brebis non galeuses. Il apparaît clairement aussi que Favenin agit en pleine crise d'agressivité. Ce qui en fait un sujet d'élection pour diriger une enquête au service d'une vengeance personnelle.

Si je me suis étendu un peu longuement, ne n'est pas parce qu'il se présente comme un chef-d'oeuvre, mais pour dissimuler les équivoques qui gravitent autour de ce film à cause du tapage publicitaire. Sur le plan cinématographique, le film

Un Condé, d'Yves Boisset



de Boisset s'affiche comme du travail bien fait, sans plus. Une facture digne d'une série noire américaine. Avec l'efficacité d'usage. On remarquera cependant que les moments de violence n'atteignent pas la réussite technique du cinéma hollywoodien. L'insistance à nous montrer un corps qui s'écrase contre le macadam laisse voir un peu le trucage. La simulation dans les batailles à poings fermés sent un peu trop la simulation. On est encore loin des réussites techniques d'un Sam Peckinpah, par exemple.

N'empêche que le film intéresse et vaut le déplacement. Malgré toutes les réserves précédentes, **Un Condé** s'avère quand même une date dans la thématique du cinéma français. Là surtout repose son intérêt. Sur le plan cinématographique, le film d'Elio Petri s'affirme mieux réussi.

Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon commence d'une façon brillante à la manière d'un bon film policier. Un homme s'introduit dans un appartement aux décorations baroques. Il semble familier avec ce décor. Une femme lui demande quelle mort il lui fera subir aujourd'hui. "Je vais te trancher la gorge". Toute heureuse, elle se glisse sous les draps. Mais l'homme en question va jusqu'au bout de l'acte criminel. Très bizarre, très étrange. Le spectateur n'est pas au bout de sa surprise, lorsque, quelques instants plus tard, cet homme s'identifiera comme chef de la section criminelle.

Pendant la séquence de l'alcôve, on se surprend à penser que tout commence bien (c'est une façon de parler) mais on craint qu'Elio Petri ne tombe dans les exercices de style de son film précédent **Un Coin tranquille à la campagne**. Mais non. Tout s'enchaîne dans une inéluctable logique.

Dès le début, une musique de foire avec quelques notes ironiques installe une atmosphère presque surréaliste. Et pourtant, les images donnent dans le réalisme le plus achevé.

Au laboratoire, l'étalage des empreintes digitales agrandies servent à créer un climat

fantastique par leur seul grossissement. On se croirait en plein film de science-fiction. A la réflexion, on se dit que l'habileté du réalisateur est grande, puisque ce climat est créé à même les ingrédients du plus banal des films policiers.

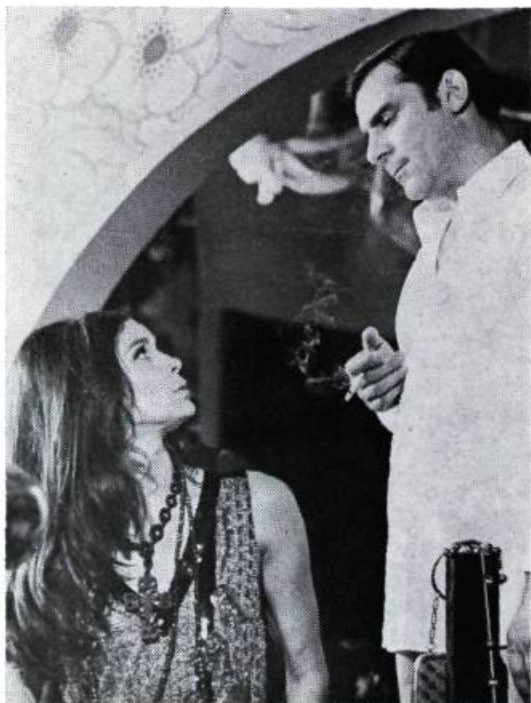
Autre soin apporté au film : la couleur. La couleur qui, de prime abord, ne semble pas recherchée, joue un rôle important dans ce climat fantastique. Il y a la fameuse cravate bleu-ciel. Et le fil bleu accroché à l'ongle de la victime. C'est à croire que le film est cousu de fil bleu, tellement cette couleur traverse presque tous les plans du film. Un bleu rassurant. Le bleu n'est pas une couleur brutale. Le bleu n'a rien à voir avec le sang. Non, il fait plutôt penser au ciel (la cravate bleu-ciel) ... et le ciel, jusqu'à nouvel ordre, n'offre rien d'inférieur. Ce bleu descend parfois à côtoyer le rouge. Un rouge de sang-froid. Pas tellement. Quelques rideaux, des chaises rouges. La distributrice de café s'impose comme un bloc rouge. Elle insiste plus que les autres accessoires. Il y a aussi un peu de jaune inquiétant ... un jaune qui filtre les personnages ...

N'est pas mauvais flic qui veut au regard de l'establishment.

Aux yeux de ses compagnons d'infortune (ou de fortune, si on veut), la culpabilité a une répugnance naturelle à naître dans le cœur et l'esprit du protecteur des citoyens. C'est ce que le chef essaie de se prouver à lui-même.

Film audacieux dont l'habileté va jusqu'à le faire apprécier par des gens de l'ordre à cause de son apparence invraisemblable. Ces derniers pourraient aller jusqu'à dire que le réalisateur en met trop pour que les gens puissent le prendre au sérieux. Réflexion d'autant plus plaisible qu'Elio Petri ne ménage pas la caricature.

Ce film audacieux va beaucoup plus loin dans la critique des agissements policiers que plusieurs autres films qui se veulent réalistes (**Le Temps des loups, Dans la chaleur de la nuit, Un Condé**).



Enquête sur un citoyen au-dessus
de tout soupçon, d'Elio Petri

Ce film à suspense, aux allures décontractées, suggère beaucoup de choses. Beaucoup trop pour qu'on ne s'y arrête pas.

Il suggère que le contact avec les crimi-

nels fabrique des enquêteurs criminels en puissance et en acte, que la couverture des gens de l'ordre est fort grande, que les interrogatoires réveillent un sadisme latent chez tout être humain, que la pro¹tique et la police peuvent faire si bon ménage qu'un chef de section criminelle peut être muté à la tête d'un bureau politique (dans le contexte italien), que les étudiants et les enseignants peuvent servir de bouc émissaire, que la père ...

D'où vient cet acharnement à déposer tout soupçon contre les personnes qui ont comme devoir de tout soupçonner chez les autres ? La père n'a-t-elle pas son droit d'asile et de gêneur sur le piédestal des grandes institutions juridiques ? La père imprègne (pour ne pas dire "impègre") les décisions des gens officiellement honnêtes. Beaucoup le savent et très peu osent le dire. Il faut savoir gré à Elio Petri de nous le faire soupçonner à sa manière, c'est-à-dire d'une manière fantastique pour ne pas dire fantasque.

Il revenait peut-être à un italien de nous le dire de la façon la plus achevée à ce jour à l'intérieur d'un film de fiction, puisque, la père, en Amérique du Nord spécialement, s'accompagne facilement d'un nom italien.

Elio Petri m'a conquis. Après quelques films brillants mais vains, il nous offre aujourd'hui un film brillant mais profond. J'attends avec confiance son prochain film. Je soupçonne qu'il ne se contentera pas de cette réussite et qu'il continuera à approfondir son art qui en est un de qualité.

Complétez votre collection Séquences

CHAQUE ANNÉE: \$2.00

Ecrivez à SÉQUENCES, 4635, rue de Lorimier, Montréal 178